

# L'Europe : un enjeu spirituel

JÉRÔME VIGNON  
FRÈRE ALOIS

## Dialogue avec Frère Alois

JÉRÔME VIGNON<sup>1</sup> : C'est parce que l'Europe est en crise que nous pouvons prendre conscience de la dimension spirituelle de « l'aventure qu'est l'Union européenne ». On peut en effet qualifier de crise la contradiction entre le fait que nous n'avons jamais été aussi interdépendants et qu'en même temps la méfiance n'ait jamais été aussi manifeste, les préférences nationalistes aussi marquées, comme le prouvent les dernières élections nationales chez nous comme dans d'autres pays d'Europe. Mais la politique ne se nourrit pas que d'évidences rationnelles. Elle doit au contraire travailler avec les passions et les émotions qui habitent les peuples.

Pour le dire autrement, Brexiteurs, indépendantistes catalans et, chez nous, les détracteurs de l'Europe qui vont jusqu'à pourchasser les symboles du drapeau européen nous choquent par leur indifférence à l'égard de ce bien commun que représente l'unité européenne. Ils nous choquent par leur acharnement à le mettre en cause et parfois par la confusion de leur argumentation. Mais en même temps, comment ne pas voir aussi dans la déraison de leur démarche, la recherche d'un sens au-delà des impasses du quotidien auxquelles ils assimilent une Europe qui leur semble enlisée dans des combats mesquins ou tout simplement injustes ? Je me souviens que Mme Le Pen, mais aussi Mr Mélenchon en ont appelé à la fierté des jeunes Français. Ils ont dit vouloir leur rendre leur fierté en les libérant de cette tyrannie européenne et bruxelloise. Ils n'auraient pas eu ce succès auprès de nos compatriotes, de ces jeunes que vous rencontrez, si ces jeunes eux-mêmes n'étaient pas à la recherche

<sup>1</sup> Jérôme Vignon est président d'honneur des Semaines sociales de France.

d'un sens. Autrement dit, prendre la mesure des enjeux spirituels de la construction européenne, c'est se mettre en situation de regarder en face la crise qui l'affecte et nous touche, nous, Semaines sociales, qui depuis longtemps, par tradition et par conviction, avons été « pour l'Europe ».

Ma première question est issue de l'attitude qui s'est, selon moi, dégagée de l'intervention d'Enrico Letta avec une Europe « puissance de valeurs » ou de celles des participants à la table ronde « L'Europe au quotidien », dans lesquelles il y avait quelque chose de spirituel, même si ce n'était pas dit. Cela consiste dans le fait qu'ils ont réussi à faire la part des choses, « ni angélisme, ni jeter le bébé avec l'eau du bain », selon les mots de Mr Letta. D'un côté, ils ont admis que l'Europe n'avait pas tenu toutes ses promesses initiales, tous n'ont pas bénéficié d'une avancée vers le progrès telle que Robert Schuman l'annonçait dans son appel de mai 1950. La déception est avivée par le sentiment d'impuissance de ceux qui subissent au regard de ceux qui constituent entre eux un club fermé. Et pourtant, ils l'ont dit, c'est de l'Europe que l'on peut attendre une réponse ajustée aux défis de ce temps, une réponse même au cri de Véronique Fayet, qui a porté une charge très lourde sur l'absence d'hospitalité européenne. Ce cri n'aurait pas de sens si elle ne pensait pas que l'Europe est un espace démocratique qui peut assumer sa propre autocritique et est capable de se transformer.

D'où ma première question : n'est-ce pas déjà se recommander d'une expérience spirituelle offerte par la vie chrétienne, que de ne pas se laisser submerger par le découragement ou le scepticisme que peuvent nous inspirer nos défaillances et nos manquements, puisque si l'Europe déçoit, c'est aussi notre faute, nous qui nous sommes engagés à la défendre et à la vivre ? N'est-ce pas une expérience spirituelle que de s'engager dans une épreuve de lucidité au sujet de l'Europe, tout en se rendant disponible pour faire autrement, prendre part et laisser place à un renouveau ?

**FRÈRE ALOIS<sup>1</sup>** : Je pense que le mot clé qui a traversé toute la matinée est le mot fraternité, c'est ça l'appel à une meilleure construction de l'Europe et il rejoint l'appel de l'Évangile. Le découragement peut nous guetter face à tous les problèmes qui se posent. Sont-ils plus forts actuellement que les signes d'espérance ? C'est possible. Il y a eu d'autres périodes en Europe où le découragement guettait et où on ne voyait pas comment cette construction européenne pouvait continuer. Rappelons-nous les années 60 jusqu'à la fin des années 80, où l'Europe était coupée en deux, où l'on se demandait si l'espérance des pères fondateurs de pouvoir être ensemble était réalisable ? C'était impensable à l'époque. Ce qui était important alors, c'étaient les rencontres personnelles pour dépasser les frontières qui divisaient le continent. Nous avons vécu de telles rencontres, discrètes mais très nombreuses, depuis Taizé, comme beaucoup d'autres, pour préparer un autre avenir. Aujourd'hui il y a d'autres

---

<sup>1</sup> Frère Alois est prieur de la Communauté de Taizé.

frontières et l'Europe doit s'adapter à un changement mondial, sa construction doit trouver une nouvelle motivation. Mais il y a toujours cet appel à la fraternité et pour nous, chrétiens, ce n'est pas simplement un appel, et nous voudrions en retrouver le goût. Ce goût habite beaucoup de jeunes. Nous autres, nous le constatons, non seulement sur notre colline de Taizé, mais aussi chaque année à travers une rencontre européenne où des milliers de jeunes sont accueillis dans des familles, comme nous l'avons réalisé récemment à Strasbourg. L'hospitalité vécue fait bouger les cœurs, c'est cela dont l'Europe a le plus besoin aujourd'hui pour faire face à toutes les questions et notamment celle du grand défi migratoire. Ce n'est pas seulement une nécessité, mais un don qui nous est fait, que nous portons comme chrétiens et que nous ne vivons pas assez. Nos Églises ne montrent pas assez qu'il y a quelque chose qui nous unit au-delà des frontières et des nations. Comment pouvons-nous créer une solidarité plus forte entre les Églises en Europe, qui pourrait porter en avant une solidarité des nations ? Les Églises ne sont-elles pas trop prises dans nos nationalismes ? Vivons-nous assez l'Évangile ? Sommes-nous assez ouverts pour dépasser les frontières et vivre la fraternité ? La COMECE<sup>1</sup> y travaille, mais comment aller plus loin ? Je suis reconnaissant que Mme Fayet ait parlé des réfugiés. Leur venue crée un moment de vérité où notre conscience chrétienne révèle si elle a vraiment intégré jusqu'au plus profond d'elle-même l'appel à la fraternité. D'où vient la difficulté à accueillir des étrangers ? Nous devons retrouver le goût et la joie de la fraternité comme valeur de l'Évangile, bien au-delà d'une simple nécessité..

Je voudrais dire un mot sur les régions en Europe, où nous ne vivons pas assez l'unité dans la diversité. L'Évangile nous y encourage. L'écoute des diversités n'est pas assez forte. À cet égard, le Brexit ne peut pas être mis sur le même plan que la Catalogne. Avons-nous été assez à l'écoute de cette région qu'est la Catalogne, ou à l'écoute de la Hongrie ? La construction de l'unité du continent ne peut se faire que si davantage de dialogue et d'écoute s'instaure. Chaque pays, petit ou grand, chaque région doit pouvoir faire entendre sa voix, avec sa spécificité. S'efforcer de comprendre de l'intérieur la conscience des autres est une condition pour que les attitudes parfois discordantes soient mieux déchiffrées et ne suscitent pas des réactions motivées seulement par l'émotion.

JÉRÔME VIGNON : Je voudrais maintenant réfléchir à la manière dont la dimension spirituelle peut continuer d'être une ressource pour le renouveau du projet européen lui-même. Il est clair que certains de ceux que l'on nomme les pères de l'Europe avaient conscience d'être engagés dans un processus historique qui ne pouvait pas être réduit à ses finalités politiques immédiates, aussi urgentes fussent-elles. Dans un échange de lettres avec Jean Monnet, Konrad Adenauer confiait qu'il estimait que ce processus était de nature spirituelle dans la mesure même où il entendait

---

<sup>1</sup> Commission des Évêques de la Communauté européenne.

engendrer de nouveaux comportements, de nouvelles attitudes dans la relation entre les peuples. Il pressentait le fruit révolutionnaire que pourrait porter une dynamique de réconciliation. Inviter à croire encore aujourd'hui au projet européen, à en partager le fruit, ce n'est pas seulement démontrer son efficacité relative, mais donner à voir, laisser attendre un enrichissement qui provient de la rencontre entre les peuples, faire découvrir en quoi nous sommes à la fois si proches et si différents.

Ma question suivante est liée à un souvenir. C'était il y a près de 25 ans, alors que tout semblait avoir réussi : la réunification pacifique de l'Allemagne, la promesse d'accueillir au sein de l'Union européenne les peuples qui en avaient été injustement écartés par nos choix géopolitiques, la marche vers une Union politique européenne et pas seulement économique. Tout cela, en 1989, 90 et 91, semblait à portée de mains. Jacques Delors s'écria, assez spontanément, devant un groupe de responsables religieux, orthodoxes et protestants venus essentiellement des pays anciennement communistes qui espéraient que cette ouverture et cette libre circulation serait aussi une libre circulation des idées et des convictions : « Si nous ne parvenons pas à donner une âme à l'Europe, nous échouons. » Je me suis longtemps demandé ce qu'il voulait dire.

Il me semble que la suite des événements éclaire la signification de ce risque d'échec. Les déceptions que le projet européen a pu susciter entre-temps tiennent, me semble-t-il, à la contradiction croissante qui s'est instillée entre les finalités humanistes affichées, les valeurs proclamées, abondamment répercutées dans des textes de la construction européenne (Charte européenne des principes et droits fondamentaux, préambules des traités) et les procédures concrètes de sa mise en œuvre. Sans doute la contradiction la plus flagrante tient-elle à une interprétation trop étroitement matérialiste de l'exigence de compétitivité qui a pris le pas sur les garde-fous indispensables qui auraient dû protéger les moins habiles et les moins dotés. Qu'est-ce que l'interpellation spirituelle sinon une question qui sans cesse nous invite à mettre en cohérence les valeurs dont nous nous réclavons et la manière dont nous vivons ? Ce n'est pas seulement une affaire de droit ou de règles mais aussi une affaire de cohérence intime profonde de ceux qui croient en l'Europe. Un des lieux de contradiction les plus flagrants se trouve dans l'accaparement de l'intelligence du processus politique et institutionnel par un trop petit nombre de spécialistes alors que le rêve européen était un rêve pour tous.

Ne peut-on dire en ce sens, Frère Alois, que ce que l'on désigne souvent comme « déficit démocratique » des institutions européennes ne se réduit pas à la science du droit et des institutions, au rôle des Parlements et des Cours de Justice ? Mais qu'il comporte aussi un enjeu spirituel : celui d'un aiguillon de la conscience, qui doit travailler les responsables quels qu'ils soient, afin qu'ils deviennent des agents de simplicité par leur langage, par leur honnêteté au regard des limites de l'action internationale ; mais aussi un aiguillon de la conscience pour les simples citoyens

afin qu'ils se rendent disponibles par leur intelligence et leur cœur à recevoir, dans sa complexité, ce projet d'unité dans la diversité. Un aiguillon de la conscience n'est-il pas à la source du déficit démocratique et de sa réponse ?

**FRÈRE ALOIS** : Est-ce que nous nous rappelons assez qu'au début de l'Union européenne, il y avait l'accueil formidable offert à l'Allemagne après la guerre ? Elle n'a pas été humiliée mais assez vite prise comme partenaire, ce qui n'était pas politiquement correct. C'est ce qui a donné un élan extraordinaire au projet européen et a entraîné d'autres peuples. Nous vivons encore de cet élan de pardon et d'acceptation de l'autre qui avait pour objectif de guérir les blessures de l'histoire. L'Évangile nous appelle à cela, à ne pas faire perdurer les blessures de l'histoire, mais à les dépasser dans le pardon. Il y a là un apport spécifique des chrétiens et c'est un aiguillon pour notre conscience.

J'utilise le mot pardon au sens large, celui d'une ouverture vers les autres. Notre dernière rencontre européenne de jeunes s'est déroulée à Riga, en Lettonie. Les Lettons ne sont pas prêts à accueillir des réfugiés. Je ne suis pas d'accord avec cette position, mais il s'agit cependant de les écouter pour comprendre leur motivation. Ils sont indépendants seulement depuis 25 ans, pour la deuxième fois dans leur histoire. Ils disent qu'ils doivent d'abord trouver leur propre identité, la moitié des habitants sont des russophones et la cohabitation est difficile. Écoutons cela et laissons du temps pour les cheminements différents des peuples.

Le pardon est sûrement une contribution chrétienne nécessaire comme aussi l'esprit de réconciliation et d'écoute. Une autre contribution apportée par l'Évangile, c'est la simplicité de vie. Avons-nous le courage de prendre des décisions beaucoup plus radicales pour aller vers une sobriété de vie, comme chrétiens, et aussi dans l'Église ? Sinon, au nom de quoi ferions-nous des demandes à l'Europe et au monde ?

**JÉRÔME VIGNON** : Beaucoup de grands penseurs, de philosophes, de théologiens ont médité sur les raisons qui ont conduit l'Europe, dans les années 30-40, à être saisie par des démons qui auraient pu la détruire et détruire le monde avec elle. Je pense à Tadeusz Mazowiecki, le premier Premier ministre de la Pologne retrouvée, au pasteur Dietrich Bonhoeffer, qui s'est demandé pour son pays de culture chrétienne ce qui avait pu se passer, et à Hannah Arendt qui, non seulement a pensé le drame du totalitarisme – qui peut atteindre chaque société, y compris la plus démocratique –, mais a aussi voulu penser comment nous avons pu nous reconstruire : « Oui il s'est passé en Europe un événement unique qui peut-être ne se reproduira jamais, mais qui doit nous inspirer, celui du pardon et, a-t-elle ajouté, celui de la promesse ». Ils se sont fait une promesse. C'est autre chose qu'un engagement politique. Il s'agit de regarder ensemble l'avenir et de se promettre d'essayer de le vivre et de l'humaniser ensemble. Je pense à ces jeunes Hongrois, rencontrés à Taizé, si déçus par

l'impuissance dans laquelle l'Union européenne les tenait ou par son incapacité à parler un peu durement à des despotes dont ils n'attendaient plus rien. Ne devrions-nous pas être capables de tenir un langage de promesse aux Européens et aux générations qui nous suivent ?

**FRÈRE ALOIS** : Comment faire pour que cette promesse ne reste pas une utopie ? Nous porter les uns les autres et trouver une croissance non seulement économique, mais aussi humaine, c'est la promesse que nous voudrions nous faire mutuellement. S'il y a fatigue dans la construction européenne, ne serait-elle pas liée à une fatigue de la foi ? Dans beaucoup de régions en Europe, on ne croit plus tellement à une promesse. Soutenir un renouvellement de la foi ne serait-il pas notre première responsabilité ? Sinon, une promesse reste une utopie. Ce renouvellement de la foi doit aller vers le centre de l'Évangile, exprimé par St Paul au début de la *Lettre aux Éphésiens* : le Christ est venu dans le monde pour réunir tout l'univers, toute la création, pour récapituler toutes choses en lui, rassembler l'humanité en une seule famille humaine. Si nous n'arrivons pas à retrouver là une fraîcheur de la foi, je ne sais pas si nous, comme chrétiens, nous serons capables d'offrir une promesse à l'Europe.